

Lille, le 19 décembre 2005

Bonjour Emmanuel !

Ce courrier pour vous donner mon point de vue relativement à votre article sur l' « *apéritif catégorique* », ainsi que vous me l'avez demandé.

C'est bien évidemment un très bel article sur un très beau sujet, bien documenté et finement analysé. Voici donc ce qu'il m'a suggéré et ce que j'en dirai :

Que l'*apéritif catégorique* relève ici du *Witz* - mot que les anglophones traduisent par *joke* et les francophones par *mot d'esprit* - plutôt que du *Lapsus*, cela me semble plus qu'évident. C'est même un sujet qui a son complément : comme on peut voir chez Kant une *métaphysique des mœurs* qui complète la *raison pratique*, on peut voir chez Bataille une *physique des mœurs* qui complète le dit-*joke*, ainsi qu'en témoigne ce poème publié dans *Le Petit* et dont les premiers vers s'apparentent aux formules d'amour du *Cantique des cantiques* :

*ma fêlure est un ami  
aux yeux de vin fin  
et mon crime est une amie  
aux lèvres de fine*

*je me branle de raisin  
me torche de pomme*

Plaisir et jouissance donc, *against* ascétisme, moraline et arrière-mondes ; Plaisir des *sens interdits* et non pas *plaisir des sens interdit* : *don't save our souls*.

Mais sur le plan de l'économie libidinale, ce retournement à un coût ; coût qui se manifeste par la forme sublimée et problématique d'une réflexion sur les relations qu'entretiennent l'éthique et le politique et sur leur fondement, bien qu'elle s'exprime chez Bataille sur le mode bien connu de la dénégation : « *Combien il est comique de retourner les choses et d'exprimer ma conduite par la psychiatrie* » (1). Car, de fait, que pointe dans toute l'œuvre de Bataille cette inversion des valeurs vécue dans l'immanence de Nietzsche, et plus particulièrement son livre *Le Petit* et sa partie intitulée *W.-C.*, sinon ce qu'il est convenu de nommer, à la suite de Freud, le stade sadique-anal ?

C'est, en effet, en relation avec ce stade que la psychanalyse a pu décrire un modèle de relation d'objet (maintenir et détruire) organisé symboliquement selon les polarités de l'échange (donner et refuser) et dont le repérage me semble essentiel pour décrypter dans quel lieu (non-philosophique) s'enracine ce nouvel impératif catégorique (nietzschéen) que Bataille énonce en ces termes (sadiens) :

« *Le mal authentique est désintéressé* » (donc catégorique) et conduit, sur le plan éthico-politique, à un solipsisme qui va encore plus loin que celui de Sade, que celui de Juliette et de ses « *sophismes* », par exemple, elle qui est encore dans cet intéressement, donc dans cet impératif hypothétique du « *malfaiteur* » pour lequel « *le mal est un bien* » (2).

D'où les premières lignes du *Petit* : « *...fête à laquelle je m'invite seul, où je casse à n'en plus pouvoir le lien qui me lie aux autres. Je ne tolère aucune fidélité à ce lien. Personne n'aime qui ne soit tenu de le rompre. (...) Les hommes se méconnaissent dans le bien et s'aiment dans le mal. Le bien est l'hypocrisie. Le mal est l'amour.* » (3).

D'autre part, c'est toujours par la nomination en psychanalyse dudit stade, que le corollaire du mot « *sadique* » - pertinemment et typographiquement pointé par le trait d'union -, se révèle être le mot « *anal* ».

Le mot « *anal* » et ce qu'il implique, à savoir l'analité comme liée au processus de dissolution, se retrouve quant à lui sublimé chez Bataille par la question du *bas matérialisme* et la notion d'*informe*.

Avec, me semble-t-il, pertinence, Rosalind Kraus, dans l'entretien intitulé *l'informe, mode d'emploi* - entretien qu'elle a accordé à Ann Hindry pour le numéro 213 du magazine *Art Press* à propos de l'exposition éponyme qu'elle a organisée avec Yves-Alain Bois au Centre Georges Pompidou du 21 mai au 26 août 1996 -, explique que la notion d'*informe* chez Bataille a, selon eux, à voir avec le concept d'entropie :

« *Nulle part Bataille ne parle d'entropie, mais son concept de dépense, son idée d'un soleil qui produit à la fois une lumière idéale et un inconcevable gaspillage, est une autre définition possible de l'entropie.* » (p. 36).

Je voudrais maintenant rapprocher ce qui est dit ici avec ce que disait André Lalande, plus connu aujourd'hui pour son célèbre dictionnaire que par ses recherches sur le second principe de la thermodynamique.

Comme l'écrit André Canivez : « *Pour lui, c'est la loi de Carnot-Clausius qui représente la norme la plus incontestable que la physique se soit donnée (...). L'entropie de tout système matériel isolé s'accroît sans cesse, ce qui veut dire que les transformations d'énergie vont dans le sens d'une homogénéité de plus en plus complète, au contraire de l'évolution qui est passage de l'homogène à l'hétérogène et de l'indifférencié au différencié.* » (4).

Passage entropique et involutif de l'hétérogène à l'homogène auquel fait écho, chez Bataille, le passage de la forme à l'informe, du différencié de la vie à l'indifférencié de la mort. Thème également récurrent de son œuvre, la réflexion de Bataille sur l'informe et sur la mort fait de celle-ci une des équivalences littéraires et philosophiques possibles des travaux de Sadi Carnot et de Rudolf Clausius, ainsi que des plus belles vanités que nous a livré l'art dans son histoire (« *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* », *Ecclésiaste*, I, 2). Et c'est en cela que Bataille rejoint la plus pure tradition philosophique qui, d'Héraclite à Derrida, réduit finalement de diverses manières toutes les altérités à la même du même. *Memento mori* : « *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris* » (*Genèse*, III, 19) ou comment se rappeler que c'est finalement l'*informe* qui - bien qu'en-deça du dire -, a toujours le dernier mot. D'où le caractère *inavouable* de notre communauté : que la seule vraie chose peut-être qui nous rend commun et nous unit, c'est la mort et le fait que nous le sachions !

Que la question du plaisir et de la jouissance ait à voir - sans toutefois qu'on l'y réduise -, avec la question de l'*informe*, cela semble évident. Qu'elle ait par contre à voir, dans la mouvance de Sade et de Nietzsche, avec la question du mal, voilà qui paraît plus problématique, non seulement pour le Pasolini du *Salò* qui en montre le fond fasciste, mais

aussi pour Raymond Queneau, qui n'est guère plus tendre, si l'on en croit ses *Lectures pour un front* (5). Citons, entre autres choses :

« (...) l'Allemagne nazie (...) a mis en œuvre une sorte de dadaïsme politique dont les précurseurs, sur le plan littéraire, pourraient être Nietzsche et Sade (...) » (p. 193).

« Dans Vingt mois à Auschwitz, Pelagia Lewinska explique le sens réel de ces camps (de concentration nazie), qui était celui de déshumaniser l'être humain (ce qui est bien le but que se proposent les héros de Sade) : « On nous avait condamnés à périr dans notre propre saleté, à nous noyer dans la boue, dans les excréments, on avait voulu abaisser, humilier en nous la dignité humaine, effacer en nous toute trace d'humanité, nous ramener au niveau d'une bête fauve, nous inspirer l'horreur et le mépris de nous-mêmes et de notre entourage. » (pp. 199/200).

« Bertrand d'Astorg, dans son Introduction au monde de la Terreur, voit dans Saint-Just, dans Sade et dans Blake, trois précurseurs de ce nihilisme, dernier mot, fin et principe de l'idéologie nationale-socialiste d'après Rauschning » (pp. 215/216).

Mais que les « batailliens » se rassurent, il y en a autant pour l'autre camp, tout au moins si l'on en croit Robert Merle lorsque, le 27 avril 1972, dans sa préface à la réédition, 20 ans plus tard, de *La mort est mon métier*, il parle de Rudolf Hoess sous le nom romancé de Rudolf Lang :

« Il y a eu sous le Nazisme des centaines, des milliers, de Rudolf Lang, moraux à l'intérieur de l'immoralité, consciencieux sans conscience, petits cadres que leur sérieux et leurs « mérites » portaient aux plus hauts emplois. Tout ce que Rudolf fit, il le fit non par méchanceté, mais au nom de l'impératif catégorique, par fidélité au chef, par soumission à l'ordre, par respect pour l'Etat. Bref, en homme de devoir : et c'est en cela justement qu'il est monstrueux. » (6).

Texte qui fait écho, à sa manière, à ce que disait déjà Nietzsche dans l'avant-propos qu'il écrivit en automne 1886 pour *Aurore* :

« La conscience, la bonne renommée, l'enfer et même, à l'occasion, la police ne permettaient et ne permettent aucune impartialité : car en présence de la morale, comme en face de toute autorité, on ne doit pas penser et encore moins élever la voix : ici on - obéit ! » (7).

De l'« univers hyperhitlérien » de Platon, selon François Dagognet (8) à Heidegger, réellement nazi (carte N.S.D.A.P. n° 312-589), selon lui-même, en passant par un Kant nazifié et nazifiant, selon Robert Merle, et un Nietzsche et un Sade précurseurs du nazisme, selon Queneau, la philosophie - plus que toute autre discipline, héritière de son histoire -, a du souci à se faire. A moins que l'on ne propose d'autres lectures possibles, ce que justement je voudrais faire ici, prenant ainsi beaucoup de risques, tant le sujet est difficile par sa complexité même.

En ce qui me concerne, je dirais donc ceci :

En quoi y aurait-il incompatibilité entre plaisir et jouissance d'un côté, et volonté de faire le bien, de l'autre ? Je dirais même plus : En quoi n'y a-t-il pas d'ailleurs, dans la mise en application de cette volonté désintéressée de faire le bien, la réalisation du *don* absolu qui, en outre, peut également rendre joyeux ? Car même si cette joie ne peut procéder selon Kant, en toute rigueur, de l'effet recherché, rien n'empêche qu'elle ne puisse avoir lieu ! Elle n'est pas recherchée, mais elle est pourtant obtenue ! Je ne fais pas telle ou telle bonne action pour que cela me rende heureux, mais cela me rend heureux quand même ! « *Bénéfice secondaire* », dirait le psychanalyste...

Par ailleurs, on peut également procéder, à partir de cette forme de *don*, à une critique radicale du capitalisme - plus radicale peut-être encore que la critique qu'en fait Bataille à partir de la notion de *Potlach* ? - : des sociétés dites communistes, qui sont, en fait,

des capitalismes d'Etat (totalitaires) détournés au profit de dictateurs, aux sociétés fascistes, qui sont des hypercapitalismes au service du Chef, en passant par les libéraux, néo-libéraux et sociaux-démocrates (qui se font l'illusion qu'on peut faire coexister éthique, lois sociales et capitalisme : illusion de la II<sup>ème</sup> Internationale).

En effet, non seulement l'impératif catégorique est la seule possibilité de *don* véritable, mais les implications qui en découlent pointent de manière incontournable cette morale minimum (P.P.C.M. : plus petite commune morale) nécessaire pour qu'une société soit humainement viable, ce que, de toute évidence, nos sociétés ne sont pas.

De la formule-mère de l'impératif catégorique relative au caractère universel de la loi morale à ses formules-dérivées : considérer l'humanité comme une fin, non comme un moyen, comme un ensemble de personnes, non comme un ensemble de choses, tout cela le capitalisme le foule du pied sans vergogne et sans complexe. Et c'est ce qui révolte, et c'est ce qui révolte Marx : non pas que Marx produit une œuvre de moraliste et/ou espère qu'on transformera la société par une transformation morale de l'homme, mais que sa philosophie, bien qu'athée, s'ancre dans la tradition humaniste occidentale qui se manifeste notamment à travers l'œuvre émancipatrice des Lumières (« œuvre ouverte », pour le dire à la manière d'Umberto Eco, aussi bien que « morale ouverte », pour reprendre ici l'expression du Bergson des *Deux sources*).

Car, de fait, l'impératif catégorique, puisque justement catégorique, et l'autonomie, puisque justement auto/nome, ont-ils vraiment besoin de Dieu ? Un kantisme pensé comme possibilité de fonder toute prise de position radicale de lutte contre les diverses formes d'aliénations hétéronomiques (officielles ou non) et fondé, dans sa version athée, sur l'immanence d'un « principe d'humanité » (9) n'est-il pas souhaitable ? voire, n'est-il pas la seule voie **humainement** possible ?

Pour Marx, le socialisme est, comme le dit Paul Tillich, un « mouvement de résistance contre la destruction de l'amour dans la réalité sociale » (*Protestantische Vision*, 1952, p. 6). C'est, par ailleurs, exactement, quasiment mot pour mot - mais sur le mode de l'ironie -, ce que dit Jacques Lacan au jeune situ venu le perturber lors de sa célèbre conférence à l'Université de Louvain-la-Neuve. C'est ce que, par ailleurs, Marx confirme dans sa *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* : « La critique de la religion aboutit à cette doctrine que l'homme est pour l'homme l'être suprême. Elle aboutit à renverser toutes les conditions sociales où l'homme est un être abaissé, asservi, abandonné, méprisable... » (Annales franco-allemandes, 1844, p. 57). Fonder la révolte de Marx à partir des mêmes principes que ceux de Kant et l'éclairer à partir de Tillich, n'est-ce pas, après tout, une manière de se rappeler qu'il était peut-être Juif d'origine, mais éduqué dans la foi protestante ?

Comme Bataille j'ai donc choisi, mais pas le même. Bien sûr, j'aurais pu ne pas. Comme Lacan, par exemple. Non pas Kant ou Sade, mais Kant avec Sade, faisant du premier un sadien et du second un kantien, non pas sans raison, ni bonnes raisons, par ailleurs - c'est le cas de le dire ou comme il le dit lui-même en tant que psychanalyste : « Je ne vous le fais pas dire », c'est-à-dire : « Ce n'est pas moi qui l'ai dit ! » -.

Mais, comme Bataille et contre Bataille, j'ai préféré choisir entre un Kant kantien et un Sade sadien, puisque tout chiasme produit toujours un effet de dissymétrie et que Kant n'est pas vraiment *stricto sensu* sadien, et que Sade n'est pas vraiment *stricto sensu* kantien.

Voilà donc. Kantien. Jamais trop. Mais à ma manière.

En tous les cas, merci de m'avoir passé ce texte. Il était pour moi « impératif » de le lire. De plus, ajouté au plaisir qu'il m'a donné à être lu, il a été l'occasion, en ce qui me concerne, de mettre au clair sur le papier tout un ensemble disparate de réflexions que je m'étais fait sur un sujet qui me semble fort important.

En ces périodes particulièrement « apéritives », bonnes fêtes de fin d'année donc, pour vous et pour vos proches.

Bien cordialement,

**Jean-Marie Sauvage**

**NOTES :**

- (1) *Le Petit*, La Pléiade, N.R.F. Gallimard, 2004, p. 353.
- (2) (3) idem, p. 351.
- (4) *Aspects de la philosophie française*, par André Canivez. In *Histoire de la philosophie*, tome III, La Pléiade, N.R.F. Gallimard, 1974, pp. 473/474.
- (5) in *bâtons, chiffres et lettres*, idées/gallimard n° 70, 1980, pp. 157/220.
- (6) folio/gallimard n° 789, 1972, p. III.
- (7) idées/gallimard n° 322, 1974, p. 15 (traduction de Julien Hervier).
- (8) Entretien avec François Dagognet. France Culture, émission « *Philambule* » du 2 juin 1998.
- (9) Jean-Claude Guillebaud, auteur de *Le principe d'humanité* (Seuil, 2001), préfère cette expression au mot « *humanisme* », trop connoté selon lui.